## Latin de la Renaissance à nos jours

Sarah Knight & Stefan Tilg (dir.), *The Oxford Handbook of Neo-Latin* : Oxford, Oxford University Press, 2015, xviii et 616 pages.

En introduction (p. 1-10), les deux co-éditeurs définissent ce qu'est le néo-latin, c'est-à-dire le latin de Pétrarque à nos jours, en particulier du xv^e^ au xviii^e^ siècle, dans tous les domaines littéraires et scientifiques, la langue de la *Res publica litterarum* ; ils situent ce *Handbook* dans le développement international des études néo-latines et donnent leurs principes éditoriaux : conçu comme une introduction aux études néo-latines, ce manuel écrit en anglais, sans notes de bas de page, normalise l'orthographe du latin, sauf pour les spécificités signifiantes.

Une première partie de treize chapitres traite les questions de langue et genres littéraires : latin classique, médio et néo-latin (présentation un peu rapide de Keith Sidwell, p. 13-26) ; place du néo-latin par rapport aux langues vernaculaires (Demmy Verbeke, p. 27-40) ; poésie lyrique, y compris, en une assimilation à mes yeux abusive, la poésie élégiaque (survol d'autant plus rapide qu'une bonne partie du chapitre est consacrée à des analyses de détail : Victoria Moul, p. 41-56) ; poésie narrative, que j'aurais plutôt qualifiée d'épique, d'autant que ce chapitre inclut à juste titre la poésie didactique (excellent panorama, inévitablement non exhaustif, de Pétrarque au xviii^e^ s. par Florian Schaffenrath, p. 57-71) ; épigramme et poésie de circonstances considérées d'un point de vue sociologique tout autant que littéraire et surtout dans le monde anglo-saxon (David Money, p. 73-86) ; comédie (Stefan Tilg qui insiste avec raison sur son originalité, p. 87-101) ; tragédie, de la renaissance du genre par imitation de Sénèque dans l'Italie du xiv^e^ s. à la tragédie jésuite (Gary R. Grund, p. 103-117) ; éloquence (manuels et méthodes d'éducation : Marc Van der Poel, p. 119-134) ; écrits politiques (renouvellement du *speculum principis* à partir d'Isocrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque et Tacite, parfois en réaction par rapport à Machiavel, en particulier chez Érasme, Juste Lipse et la scolastique espagnole jusqu'au droit naturel prôné par Grotius : Eric De Bomm, p. 135-149) ; historiographie (de Bruni et Biondo jusqu'à Baronius, Jacques-Auguste de Thou et Sigonio : Patrick Baker, p. 151-166) ; épistolographie (excellente synthèse, mais qui aurait pu faire une place à Bruni : Jan Papy, p. 167-183) ; fiction en prose (nouvelles, romans, satires et utopies : Mark T. Riley, p. 183-197) ; satire sous toutes ses formes, y compris ménippée (Ingrid A. R. De Smet, p. 199-214).

Les onze chapitres de la deuxième partie abordent le contexte culturel : école (bonne description de Robert Black, p. 217-231) ; université à partir des exemples d'Alberti (p. 235, corriger la date de son doctorat), de la Sorbonne au xvi^e^ s. et de Cambridge au xvii^e^ (Sarah Knight, p. 233-247) ; philosophie (les traductions du grec, de l'arabe et de l'hébreu en latin, mais aussi du latin au vernaculaire et vice versa, posent le problème du rapport entre le langage et la réalité et de la place du latin dans l'élaboration d'une philosophie : Guido Giglioni, p. 249-262) ; science et médecine de 1400 à 1800, avec une attention particulière aux traductions (Brian W. Ogilvie, p. 263-277) ; contacts avec le monde arabe (traductions d'ouvrages philosophiques, médicaux ou scientifiques ; biographies ; études islamiques et récits de voyage : Dag Nikolaus Hasse, p. 279-293) ; humanisme biblique, de Valla et Manetti à la Réforme en passant par les éditions de la Bible en hébreu, la bible polyglotte d'Alcalá et Érasme (Andrew Taylor, p. 295-312) ; catholicisme (effets positifs

de la Contre-Réforme sur les écrits catholiques en latin, en particulier Bellarmino et Baronius jusqu'à Karl Egger, mort en 2003, le latin restant encore aujourd'hui la première langue du Vatican : Jason Harris, p. 313-328) ; protestantisme, qui a eu besoin du latin humaniste pour s'affirmer face au catholicisme (Luther et Mélanchthon pour le luthéranisme, Sturm, Cordier et Calvin pour le calvinisme, Bullinger pour le modèle zurichois : Irena Backus, p. 329-344) ; action politique (le néo-latin comme instrument du pouvoir politique : Marc Laureys, p. 345-361) ; genre (la place des femmes latinistes dans la *Res publica litterarum*, y compris dans les couvents, les universités et les académies : Diana Robin, p. 363-377) ; statut social (dans une vision partielle et avec une attention particulière à la période contemporaine, Françoise Waquet présente le latin comme instrument de sélection sociale : p. 379-392).

C'est aussi en onze chapitres que la troisième partie présente la production néo-latine dans le monde entier : Italie (catalogue nécessairement très succinct [trop pour l'épigramme !] par genre littéraire : David Marsh, p. 395-410) ; France (présentation synthétique de Paul White, qui fait bien ressortir les figures majeures du néo-latin français : p. 411-425) ; îles Britanniques (Estelle Haan insiste sur les interactions entre anglais et néo-latin qui unit les îles Britanniques au continent, en particulier dans la pastorale, l'ode, l'épigramme, la poésie épique et didactique : p. 427-443), pays de langue germanique (avec une attention particulière à l'inspiration religieuse, y compris polémique : Robert Seidel, p. 445-460) ; péninsule Ibérique (Alejandro Coroleu pour l'Espagne, avec une attention particulière pour les écrits concernant le Nouveau Monde, et Catarina Fouto pour le Portugal, où émerge la figure d'André de Resende : p. 461-476) ; Pays-Bas (du nord et du sud, avec les grandes figures d'Érasme, Jean Second et Juste Lipse : Dirk Sacré, p. 477-492) ; Scandinavie (Danemark-Norvège dont l'humanisme latin fleurit au XVI^e^ s. alors que la Suède-Finlande connaît son âge d'or au XVII^e^ s. : Annika Ström et Peter Zeeberg, p. 493-508) ; Europe centrale et orientale : Pologne (Copernic, Dantiscus), Bohème-Moravie (Kepler, Comenius), Hongrie (Janus Pannonius) et Transylvanie (János Bolyai) – et pourquoi pas la Dalmatie avec Marcus Marulus ? (Cristina Neagru, p. 509-523) ; Amérique latine, où de nobles Indiens envoient en latin leurs requêtes à la couronne d'Espagne et où se constitue, en particulier autour des Jésuites, une riche littérature néo-latine (Andrew Laird, p. 525-540) ; Amérique du Nord (Jean-François Cottier et Haijo Westra pour la Nouvelle-France [relations des Jésuites, écrits spirituels et linguistiques] et John Gallucci pour la Nouvelle-Angleterre [écrits académiques, théologiques et scientifiques] : p. 541-556) ; Asie (comment les Jésuites ont fait connaître en latin la Chine et y ont introduit cette langue : Noël Golvers, p. 557-573).

En complément aux bibliographies de chaque chapitre, l'ouvrage se termine par cinq pages de références générales, c'est-à-dire d'orientations bibliographiques très sélectives pour aborder l'étude du néo-latin, et par un gros index (plus de 30 pages) des noms, œuvres et matières. Même si les contributions sont de valeur inégale (il est impossible ici de les discuter de façon détaillée) et si la bibliographie, surtout anglo-saxonne, est inévitablement non exhaustive (mais avec de nombreuses redites d'un chapitre à l'autre), ce livre constitue une excellente introduction aux études néo-latines, pour un large public (le grec est translittéré) et montre l'extraordinaire richesse du latin à l'époque moderne.

Jean-Louis Charlet.

REL_94.indb 383 24/10/2017 11:22:52

Martin Korenjak, *Geschichte der neulateinischen Literatur. Vom Humanismus bis zur Gegenwart* : München, C. H. Beck, 2016, 304 pages.

M. Korenjak propose un premier essai d'histoire de la littérature néolatine, en prenant le mot littérature en son sens ancien, très large. Dans une introduction d'une vingtaine de pages, il définit le néolatin comme le latin, parlé écrit et lu à l'époque moderne (sa période d'excellence étant de 1400 à 1800), sans cacher la difficulté à le distinguer du latin médiéval à des moments différents selon les pays ; il souligne son importance fondamentale dans le développement de la culture européenne avec l'émergence d'une *Res publica litteraria* : les livres en latin représentent 70 % des incunables et la plus grande proportion des livres imprimés en France jusqu'aux années 1560, en Allemagne jusqu'aux années 1680, en Italie jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle (au total, sans doute plus d'un million d'ouvrages néolatins !). La mentalité moderne est née en latin et le néolatin a créé des genres littéraires nouveaux comme l'emblème ou l'utopie. Les études néolatines ont connu en Europe, puis en Amérique, un développement considérable à partir des années 60 ou 70 et, même si en conclusion (p. 254-255), M. Korenjak a conscience qu'une histoire de la littérature néolatine globale est un but lointain, ce premier essai, en deux temps, veut montrer qu'on ne peut comprendre l'histoire de l'Europe sans le latin, celui-ci étant un facteur constitutif de son passé, et le néolatin, un facteur constitutif de sa modernité.

La première partie (p. 31-114), chronologique, présente l'histoire de la littérature néolatine à partir de 1300. Le chapitre 1, « Humanisme et Renaissance » (p. 33-52) embrasse la période 1300-1520 : redécouverte du latin antique, lié à la rhétorique, et pierre angulaire de l'éducation humaniste ; redécouverte de la littérature romaine à Padoue, avec les préhumanistes Lovato Lovati et Albertino Mussato, puis avec Pétrarque et Boccace et avec le Quattrocento italien (qui aurait pu être un peu plus développé : rien sur la poésie de Politien, ni sur Marulle, pour ne parler que des plus grands… mais une place de choix est réservée à Isotta Nogarola) ; extension de la littérature néolatine à l'Europe, malgré la résistance, notamment à Paris, de la scholastique (excellente présentation, détaillée, pour l'Europe centrale et l'Angleterre, plus rapide pour la France — pour G. Budé, on aurait aimé trouver au moins quelques mots sur le *De asse* — et l'Espagne). Le chapitre 2 (p. 53-73) passe à « l'âge de la confessionalisation » (1520-1618) : au début, humanisme et Réforme convergent et le développement de l'éducation, du côté protestant comme du côté catholique, favorise le développement du latin, idéologiquement neutre, et donc de la littérature néolatine qui, en 1600, a gagné presque toute l'Europe, à l'exception de la Russie et de l'Empire Ottoman, et se développe dans tous les genres littéraires, aussi bien dans le domaine religieux que dans les domaines profanes et techniques (ici, présentation bien documentée et équilibrée des différentes zones géographiques ; une seule réserve : on n'a pas attendu la fin du XV^e^ s. pour imiter la poésie lyrique d'Horace [p. 69], qu'on songe par exemple aux *Odule* de Quatrario ou aux *Odae* de Filelfo !). Au XVII^e^ s. (chapitre 3, p. 74-88), le latin est contesté par les langues vernaculaires (avec souvent une certaine complémentarité), mais se maintient encore assez bien (à Leipzig, en 1701, 55 % des livres vendus sont en latin) et même se développe en Norvège et en Finlande, dans les colonies américaines de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre et de la France, et s'introduit même un peu en Inde et en Chine ; tous les genres s'y épanouissent, y compris le lyrisme (Sarbiewski, Balde, Santeul), le drame, la fiction en prose (romans de Barclay ; *Somnium* de Képler qui ouvre la voie à la science fiction) et bien sûr toute la production rhétorique, philosophique et scientifique (Masen, Hobbes, Grotius, Képler, Leibnitz, Newton…). Au siècle des lumières (chapitre 4, p. 89-100), le latin devient plus puriste, mais décroît, et la fermeture des écoles jésuites (célèbres par leurs drames néolatins)

en 1773 accélère ce processus, mais il conserve encore des positions fortes dans le domaine de l'érudition (Muratori) et de la science (Swedenborg, Linné, Euler, Volta, Galvani), avec des situations très différentes selon les pays : alors que le latin recule fortement dans les pays européens centralisés (France, Anglerre, Espagne), il est florissant en Europe centrale et dans le Nouveau Monde, où il connaît alors son âge d'or (Landívar, *Rusticatio Mexicana*), et l'on relève encore un grand roman, l'*Iter subterraneum* de Ludvig Holberg (1741). À l'époque moderne (chapitre 5, p. 101-114, de 1800 à nos jours), le latin a été marginalisé, même si Napoléon a suscité une riche production néolatine et si plusieurs grands poètes lui ont réservé une place à côté de leur langue maternelle (Shelley, Baudelaire, Pascoli) ; il conserve encore une certaine vitalité non seulement dans l'Église catholique et dans la taxinomie scientifique, mais en littérature : il suscite encore des concours littéraires, même si le plus fameux d'entre eux (le *Certamen Hoeufftianum*) s'est arrêté en 1978, avec des innovations poétiques, et les traductions latines d'œuvres littéraires ne manquent pas (Françoise Sagan, *Tristitia salue*).

La seconde partie (p. 115-253) étudie thématiquement la signification et la portée de cette littérature latine moderne. Le premier chapitre (p. 117-140) rappelle tout ce que la culture européenne doit à la révolution pédagogique mise en œuvre par l'humanisme latin, de Pier Paolo Vergerio (vers 1400) à Érasme, au début du XVI^e^ siècle, et à Comenius avec sa *pansophia*, au milieu du XVII^e^ siècle, sans oublier les Réformateurs allemands et les Jésuites, avec un renouvellement complet des ouvrages grammaticaux et linguistiques. Le second (p. 141-162) se focalise sur deux domaines où le néolatin a établi des ponts : la traduction du grec, des langues européennes, de l'arabe (y compris le Coran avec Ludovico Marracci) et même du chinois (textes du confucianisme) grâce aux Jésuites, avec des réflexions théoriques sur la traduction, de Bruni à Pierre-Daniel Huet en passant par Lawrence Humphrey ; l'épistolographie, à la fois théorique et pratique, de Pétrarque à Érasme, aux Réformateurs et aux scientifiques du XVIII^e^ siècle, en particulier Albrecht von Haller. La lettre (essentiellement latine) a été le moyen de communication le plus vivant dans la République des Lettres. Le chapitre 3 consacré à la « belle » littérature (p. 163-179), après avoir rappelé que la littérature (néo)latine repose sur l'*imitatio* et l'*aemulatio*, revient sur trois genres spécifiques au néolatin : l'emblème, avec Alciat et ses quelque six cents émules jusqu'au XVIII^e^ siècle, le théâtre jésuite, moyen de communication extrêmement puissant, avec plus de 100 000 pièces jouées jusqu'en 1773, et l'utopie, créée par Thomas More (1516), vivante en latin avec J. Hall (*Mundus alter et idem*), J. Valentin Andrea (*Christianopolis*), Campanella (*Civitas solis*), Francis Bacon (*Nova Atlantis*), Ludwig Holberg (*Iter subterraneum*), et qui est passée dans les langues vernaculaires, par exemple avec L. Sébastien Mercier (*L'an 2440* en 1771) ; ce chapitre s'achève sur l'évocation d'une poésie familiale plus intimiste (l'élégie convertie à l'amour conjugal et familial) avec le *De amore coniugali* de Pontano et ses suaves berceuses. Le chapitre 4 (p. 180-199) montre comment de Bruni (*Historia populi Florentini*) à Mabillon (*De re diplomatica*, 1681), en passant par Valla (*De falso credita et ementita Constantini donatione*, c. 1440), Biondo, Baudoin, Baron, Bolland et quelques autres, on passe de l'histoire genre littéraire à l'histoire science humaine, par une nouvelle périodisation et par la confrontation critique de toutes les sources, non seulement documentaires mais relevant de ce qu'on appellera à partir de la fin du XVIII^e^ siècle (J. C. Gatterer) les sciences auxiliaires de l'histoire. Le chapitre 5 (p. 200-213) met en évidence l'importance et l'influence de la littérature néolatine religieuse (droit canon, théologie, catéchisme, lettres, hymnes, hagiographie, démonologie…) sur une société qui ne va se séculariser que progressivement ; de Nicolas de Cues (*De pace fidei*, 1453) à Castellio (*De haereticis an sint persequendi*, 1554, et *Contra libellum Calvini*) et à Locke (*Epistola de tolerantia*,

1689) le concept de tolérance va s'affirmer. Avec l'émergence des États modernes, c'est une autre conception de la politique qui apparaît, entre la raison d'État et l'utopie (chapitre 6, p. 214-233) : d'une part, une conception de la monarchie absolue (Jean Bodin), fondée sur l'autonomie du politique et la raison d'État (Machiavel, Carlo Pasquale, Juste Lipse, Althusius) – mais, la politique visant à l'intérêt général, peut-elle s'affranchir de toute morale ? – d'autre part, une légitimation de l'insurrection, voire du tyrannicide (Buchanan, l'auteur des *Vindiciae contra tyrannos*, Juan de Mariana…), avec une réflexion sur le *ius gentium* (Grotius, Pufendorf, C. Wolff) et le chef d'œuvre séminal de Thomas More, *De optimo rei publicae statu deque nova insula Utopia* (1516), analysé avec une finesse qui met en évidence l'ambiguïté d'un rêve dont on ne sait s'il faut le prendre au sérieux (république idéale communiste et par certains aspects totalitaire) ou avec une (auto)ironie qui doit sans doute quelque chose à l'ironie socratique des dialogues platoniciens. Le chapitre 7 (p. 234-253) rappelle le rôle capital que le néolatin a joué dans la révolution des sciences de la nature (1500-1800), quand la *philosophia naturalis* s'émancipe de la philosophie et se constitue en sciences autonomes : non seulement il est, par ses traductions, par l'épistolographie, par des revues et par des encyclopédies, un puissant moyen de diffusion des nouvelles sciences, mais il est la langue dans laquelle s'expriment de nombreuses découvertes fondatrices. Qu'on songe à Tycho Brahe, Maria S. Merian, Euler, Harvey, Steno, Vésale, Copernic, Georg Agricola, Kepler, Newton, Linné ou Gauss. Certains traités sur les éclipses, l'acoustique ou l'électricité ont même pris la forme de poèmes didactiques dans la tradition de Lucrèce, et il reste beaucoup de la terminologie scientifique néolatine dans nos langues vernaculaires. Cette seconde partie ne va pas sans redites avec la première, mais permet, sur certains points, de combler des absences (dans la première partie) qui auraient pu surprendre le lecteur : ainsi Valla trouve sa place dans la révolution linguistique humaniste (pour *Les élégances de la langue latine*, p. 132 et pour son travail critique sur le texte du Nouveau Testament, p. 150) et dans l'historiographie (p. 191-194).

On peut regretter que, dans son désir de mettre en lumière le néolatin du nord de l'Europe, M. Korenjak ait un peu minimisé le rôle de l'Italie (Bruni se préoccupe de l'éducation littéraire des jeunes filles avant Vivès ; Folengo popularise la langue macaronique avant la *Floia* ; Valla promeut le terme *bombarda* avant Latomus…) et que la bibliographie soit essentiellement anglo-saxonne (pour Pontano, p. 275, n. 16, un seul titre allemand !). Mais cette réserve n'ôte rien aux qualités d'un livre très riche qui constitue une première approche réussie d'histoire de la littérature néolatine : tous ceux qui s'intéressent à l'histoire culturelle de l'Europe auront grand profit à le lire.

Jean-Louis Charlet.

Enrico Fenzi, *Pétrarque*, traduit de l'italien par Gérard Marino (Collection « Essais ») : Paris, Les Belles Lettres, 2015, 264 pages.

Cet essai, sans notes ni apparat critique, d'Enrico Fenzi sur Pétrarque commence par retracer la biographie intellectuelle du poète en faisant une large place à son œuvre latine mise en perspective par rapport à cette vie construite comme « un modèle idéal », on pourrait dire comme une œuvre d'art : une première période de formation, essentiellement provençale, jusqu'à son couronnement au Capitole, le 8 avril 1341 ; une deuxième période, jusqu'en 1353, marquée par de nombreux déplacements entre l'Italie du Nord et la Provence, avec la tentative de restauration de la République Romaine par Cola di Rienzo et la grande peste de 1348 ; une

REL_94.indb 386 24/10/2017 11:22:52

troisième période qui commence par l'établissement de Pétrarque à Milan, sous la protection des Visconti, puis par des séjours à Venise, Padoue et finalement Arquà, où il meurt en 1374. J'ai beaucoup apprécié cette fine analyse qui éclaire la vie de Pétrarque par son œuvre, surtout latine. Peu de points restent dans l'ombre. Mais on aurait pu expliquer pourquoi n'a pu aboutir le projet, si important du point de vue culturel, de léguer sa bibliothèque à la république de Venise : il s'agissait de la première tentative de recréer en Occident une bibliothèque publique depuis l'antiquité romaine.

Le deuxième chapitre (p. 49-94) propose une synthèse des idées directrices de Pétrarque : du point de vue éthique et politique, Pétrarque hésite entre l'engagement politique et la fuite dans l'étude personnelle. Au milieu des désastres d'un monde où, selon le principe d'Héraclite, rien n'est stable et tout provient d'une lutte, il invente une politique du moi, de la réalisation personnelle ; il est donc à la recherche de la paix dans un compromis nécessaire, mais toujours provisoire. Par ailleurs, au nom de la continuité de l'expérience humaine, il fait prendre conscience au monde européen de la nécessité de la *translatio studii*, de la transmission de la culture antique injustement oubliée, fondant ainsi l'humanisme, mais dans une conception chrétienne d'un temps linéaire qui se consume entre un début et une fin, la mort. Il met en scène le drame du moi qui ne réussit à se percevoir que dans le mystère de la mémoire de ce qui n'existe plus. Choisissant le néoplatonisme augustinien contre le rationalisme éthique d'Aristote, il conteste que la connaissance soit la seule vraie source du bonheur : la connaissance, liée à l'éthique et mesurable à la vérité de la vie, est autre chose que le bonheur, et même son ennemie. L'homme doit prendre conscience de son ignorance (tout véritable savoir est une forme particulière d'ignorance) et la vertu n'est pas dans la connaissance, mais dans la volonté.

Les chapitres III à V sont consacrés au Pétrarque italien : deux au *Chansonnier* (j'aurais préféré le véritable titre, latin, si riche de sens et bien expliqué p. 160-162 : *Rerum uulgarium fragmenta* = *RVF*) et un aux *Triomphes* (ici encore, les titres de Pétrarque sont en latin). Les 33 pages du chapitre II traitent de la langue, de la structure des *RVF*, de ses manuscrits et de sa dimension narrative ; les 78 du chapitre IV en analysent les thèmes et le contenu, en particulier la spécificité de l'amour chez Pétrarque, de l'amour désir qui donne l'illusion d'une fausse éternité, car la vie éternelle est en Dieu, à l'amour émulation, d'où un état de tension du sujet-patient mis face à sa propre scission intérieure. Le caractère nouveau de l'expérience lyrique de Pétrarque est dans cet intense monologue introspectif où l'âme est avertie qu'elle doit suivre Laure vers le séjour éternel et où la volonté l'emporte sur la raison, dans la sublimation paradisiaque d'un amour enfin reconnu comme partagé qui, grâce à la Vierge, triomphe de la mort. Concernant les *Triumphi* (p. 207-231), E. Fenzi souligne le caractère inachevé d'une œuvre difficile à éditer. Après en avoir analysé la structure, il montre qu'elle rivalise avec Dante en s'appuyant sur une grande diversité de sources, où dominent Cicéron, Sénèque et Augustin, pour faire converger, en contrepoint aux *RVF*, deux lignes fondamentales : l'image des cortèges d'Amour et de Renommée, décrits comme les triomphes des généraux romains et riches de toutes les conquêtes de l'érudition et de la philologie de Pétrarque ; et le *Triomphe du Temps* et celui de *L'Éternité*, d'inspiration augustinienne et où domine finalement le thème de la résurrection des corps dans la perspective chrétienne du corps glorieux. La chronologie donnée en appendice (p. 233-238), très claire, rendra de grands services au lecteur, comme l'index des noms (p. 253-258). La bibliographie (p. 239-252), embrassant l'ensemble de l'œuvre de Pétrarque, ne pouvait être exhaustive ; elle est riche pour les ouvrages (mais certains manques pour le domaine latin, par exemple Iñigo Ruiz Arzalluz, *El hexámetro de Petrarca* : Firenze – Vitoria, Le Lettere – Universidad del País Vasco, 1991 ; L. Secchi Tarugi (dir.),

*Francesco Petrarca. L'opera latina : tradizione e fortuna* : Firenze, Cesati, 2006) et méthodique, mais ne fait guère de place aux articles spécialisés, notamment sur les poésies latines.

E. Fenzi a eu raison d'expliquer la personnalité de Pétrarque par son œuvre en prose latine ; il a parfaitement mis en lumière l'originalité de sa pensée et magnifiquement expliqué ses deux œuvres italiennes, avec d'excellentes analyses de détail (j'ai particulièrement apprécié l'analyse de *Chiare, fresche et dolci acque*, *RVF* 126, p. 156-160). Je regrette seulement que les poésies latines, dont E. Fenzi est l'un des meilleurs spécialistes, n'aient pas bénéficié de la même attention que les poésies italiennes : trois chapitres supplémentaires auraient été nécessaires (structure et signification du *Bucolicum carmen* ; écriture épique et signification de l'*Africa* ; richesse des *Epystole* métriques). E. Fenzi a-t-il suivi des préconisations de l'éditeur ou réserve-t-il sa réflexion sur ce point à un autre ouvrage ? En tout cas, cet essai constitue une excellente introduction à la lecture de Pétrarque.

Jean-Louis Charlet.

Antonio Ziosi, Didone regina di Cartagine *di Christopher Marlowe. Metamorfosi virgiliane nel Cinquecento* : Roma, Carocci, 2015, 358 pages.

Issue d'une thèse, cette édition commentée de la tragédie de Chr. Marlowe *Dido Queene of Carthage* (écrite probablement à Cambridge en 1586 ou 1587 et imprimée à Londres après sa mort, en 1594, par la veuve de Thomas Orwin pour Thomas Woodcock) constitue un beau chapitre de la réception des classiques à la Renaissance, puisqu'il s'agit d'une récriture dramatique des chants 1, 2 et 4 de l'*Énéide* avec de nombreux échos ovidiens, parfois filtrés par les romans médiévaux du Cycle de Troie : Marlowe a relu Virgile à travers Ovide (*Métamorphoses*, *Amours*, *Héroïdes*) et les relectures médiévales d'Ovide, sans oublier Lucain.

Une longue introduction se développe en trois chapitres : le premier, sur la formation classique de Marlowe face à la double tradition (pré- et postvirgilienne) du personnage de Didon (p. 15-46) ; sa connaissance de l'hexamètre latin lui a permis de jouer un rôle décisif dans le développement des formes métriques de la littérature anglaise en imposant le *blank verse* (pentamètre iambique non rimé, c'est-à-dire un décasyllabe qui alterne syllabe tonique et syllabe atone) comme vers principal de tout le théâtre anglais et on notera qu'il insère huit vers de l'*Énéide* dans ses pentamètres iambiques anglais. Le deuxième met en évidence le caractère épique de la tragédie *Dido* de Marlowe, ce qui la différencie des autres tragédies du XVI^e^ siècle (p. 47-58) : l'histoire de Didon dans l'*Énéide* était déjà tragique et l'Angleterre renaissante s'identifie avec la Rome antique. Le troisième (p. 59-136) étudie en détail comment Marlowe a travaillé à partir de Virgile, mais dans un esprit ovidien et non sans humour, pour créer un nouvel imaginaire symbolique qui se diffusera dans toutes ses œuvres ultérieures (analyse de la tragédie et des allusions dynamiques qui la soutiennent), avec quelques très fines analyses de détail, en particulier sur Ganymède (1,1,1-49), Pygmalion (2,1,3-38), l'*Ilioupersis* de l'acte II comme symbole du feu de l'amour destructeur et annonce du feu où se précipitera Didon dans la version de Marlowe, ou encore le massacre de Priam (2,1,213-264).

Le texte anglais, avec sa traduction italienne en vis à vis, occupe les p. 137 à 249. À six modifications de détail près (indiquées p. 140), le texte reprend celui de l'édition de Fredson Bowers (Cambridge, 1981[2]). Les huit vers de Virgile, intégrés aux moments les plus pathétiques de la tragédie, sont distingués par des italiques : dans le dialogue final entre Didon et Énée (dernières paroles de Didon à Énée,

5,1,136-138 = *Aen.*, 4,317-319, et les deux derniers vers – le second étant incomplet chez Virgile – de la réponse d'Énée, 5,1,139-140 = *Aen.*, 4,360-361) et dans les dernières paroles que Didon prononce avant de se jeter dans les flammes et qui reprennent les imprécations de la Didon virgilienne (5,310-311 = *Aen.*, 4,628-629, sans l'enclitique *-que*, peut-être, comme le pense Ziosi, parce que Marlowe suit une édition comme celle de Willich 1547 ou 1586, ou peut-être, comme je suis tenté de le penser, parce que Marlowe introduit ensuite un vers anglais [5,1,312] qui commence par une consonne, ce qui rend impossible l'élision de l'enclitique *–que*, ce qui donnerait lieu à un hexamètre hypermètre), avec pour *ultima uerba* de Didon après ce vers anglais le second hémistiche d'*Aen.*, 4,660 (= 5,1,313). La traduction en stiques, avec parfois des hendécasyllabes, conçue comme un instrument exégétique qui s'efforce de respecter la rhétorique et la stylistique du texte anglais, a été élaborée avec Alessandro Serpieri et Maria Paola Funaioli ; elle est d'une grande tenue littéraire.

Un riche commentaire linéaire (p. 251-321) se veut à la fois ecdotique (discussion des diverses corrections proposées), linguistique (aussi bien pour l'anglais que pour le latin du modèle), dramaturgique, mythologique et littéraire (en distinguant les niveaux de lecture qui résultent des effets allusifs, en notant scrupuleusement les écarts ou les concordances frappantes avec le texte de Virgile [par exemple, le v. 25 de la scène 2 de l'acte I se réduit à quatre syllabes pour correspondre au vers incomplet d'*Aen.*, 1,534] et les parallèles avec les autres œuvres de Marlowe).

Une abondante bibliographie (p. 323-340), principalement mais non exclusivement italo-anglaise (vu l'importance accordée à l'ekphrasis, on aurait pu tirer profit du beau livre de P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs*, Genève, Droz, 1994, en particulier pour son chapitre sur Ovide), un index des noms (p. 341-348) et un index des passages cités (p. 349-358) complètent un volume qui intéressera non seulement les seiziémistes anglicistes et les historiens de la tragédie, mais tous ceux qui s'attachent à la réception de l'Antiquité classique et de ses mythes à la Renaissance et dans le monde moderne.

Jean-Louis Charlet.

Helen Slaney, *The Senecan Aesthetic. A Performance History* (Collection « Classical Presences ») : Oxford, Oxford University Press, 2016, viii et 320 pages.

Ce livre offre une remarquable vision d'ensemble de la réception des tragédies de Sénèque en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, plus particulièrement dans deux pays, l'Angleterre et la France. Le premier grand mérite de cette enquête, c'est d'embrasser systématiquement plusieurs domaines, s'élargissant en cercles concentriques qui prennent en compte la réception de ces œuvres, au sens le plus large, c'est-à-dire les éditions, les mises en scène et les commentaires critiques : des tragédies de Sénèque, de leurs traductions et adaptations, des œuvres modernes qui s'en sont directement inspirées, de celles qui se rattachent, d'une manière ou d'une autre, à ce que Helen Slaney appelle la « Senecan aesthetic ».

En préalable, pour définir cette « esthétique sénéquienne », l'auteur établit dans sa longue introduction la liste des neuf composantes qui, à ses yeux, la déterminent : Rhetoric ; Excess ; Metatheatre ; *Delirium* ; Possession ; Abjection ; *Horror* ; Confinement ; *Sympatheia*. Cette liste n'a ni la prétention de fournir les critères rigoureux et exhaustifs de la dramaturgie sénéquienne – d'autant plus que les critiques sont très loin d'être unanimes sur cette question – ni même l'ambition de rassembler des traits propres au seul théâtre de Sénèque, puisque H. Slaney observe à juste titre que

nombre d'entre eux se retrouvaient déjà dans les œuvres de dramaturges antérieurs (par exemple le métatheâtre chez Plaute ou la fascination pour la plasticité orale de la langue poétique chez les tragiques romains de l'époque républicaine), mais des traits qui ont été transmis au théâtre européen via les tragédies de Sénèque. Elle précise ensuite les caractéristiques générales qui découlent de ces neuf critères : c'est un théâtre non mimétique, ou non réaliste, qui cherche à produire de forts affects chez les spectateurs ; il s'adresse plus à l'ouïe qu'à la vision, et une séparation inhabituelle s'opère entre le corps et la voix de l'acteur / personnage. Enfin, l'auteur pose comme principe qu'il suffira que deux des neuf critères retenus – il pourra naturellement y en avoir davantage – soient présents dans une œuvre pour qu'elle soit rattachée à ce courant esthétique. Cette liste possède donc essentiellement une valeur opératoire, constituant le fil rouge qui servira de guide et de révélateur dans l'exploration de l'influence de Sénèque sur le théâtre européen.

H. Slaney souligne dans le premier chapitre l'importance des mises en scène de tragédies néo-latines inspirées de Sénèque dans la formation des étudiants au XVI^e^ s. en Angleterre : elles jouaient un rôle pédagogique en renforçant la maîtrise de la voix et du corps dans la pratique des discours publics. L'auteur cite un nombre impressionnant d'auteurs et de titres de pièces. Quelques réserves d'ordre éthique furent toutefois formulées, notamment par John Rainolds (p. 46), Stephen Gosson ou William Prynne (p. 68), qui ont dénoncé le danger encouru par ceux qui trouvent du plaisir à jouer des rôles de personnages violents et immoraux.

Le chap. 2 étudie l'influence de l'esthétique sénéquienne sur les spectacles en langue vernaculaire qui se sont multipliés en Angleterre à partir de la traduction des « Tenne Tragedies » par Thomas Newton en 1581. L'analyse des rapports entre Sénèque et Shakespeare est assez rapide, mais cela s'explique par le grand nombre de travaux parus à ce sujet, auxquels l'auteur ne manque pas de renvoyer. H. Slaney considère que l'existence de failles et de faiblesses chez les personnages est un des points communs les plus manifestes aux deux dramaturges. Le chapitre 3 est consacré aux multiples tragédies qui, en France, de la *Cléopâtre Captive* de Jodelle (1553) à la *Médée* de Corneille (1630) suivent étroitement les modèles sénéquiens.

L'auteur observe dans son chap. 4 que, même pendant la période de la réaction néo-classique française, où des règles précises – en particulier celles de vraisemblance et d'unité de lieu – ont réduit le « senecanism » des tragédies, certains de ses caractères sont restés présents, notamment l'enfermement tragique et la musicalité des vers, traits essentiels de la poétique racinienne, analysés dans *Phèdre* (p. 146-163).

Avec la restauration de la monarchie anglaise, en 1660, se développe une forme d'« Hypertragedy » (titre du chap. 5), qui reste proche de l'esthétique sénéquienne, comme le montrent les œuvres de Nathaniel Lee – un dramaturge peu étudié par les commentateurs, mais très populaire à son époque – même si une évolution en direction d'un théâtre plus visuel est perceptible.

H. Slaney explique au chap. 6 le déclin du prestige de Sénèque au XVIII^e^ siècle par l'émergence d'un théâtre mimétique, soucieux de réalisme et de vraisemblance, cherchant à entraîner l'empathie du public. Shakespeare lui-même se voit alors critiqué et ses pièces considérées comme injouables. Cette tendance, renforcée par un fort courant philhellénique, s'exprime avec vigueur dans la prise de position anti-sénéquienne d'A. W. Schlegel (1808). À la même époque, toutefois, la *Penthesilea* de Kleist (1811) s'inscrit dans la veine de la « senecan aesthetic ».

Car l'influence du théâtre de Sénèque est loin de disparaître par la suite, comme on le voit au chap. 7 avec *The Cenci*, « revenge tragedy » de P.B. Shelley (1819), mise en scène en 1886 et 1920 en Angleterre, puis en France en 1935 par Antonin Artaud, dont la fascination pour les tragédies sénéquiennes est très sensible dans son

essai *Le théâtre de la cruauté*. Toutefois, Artaud se trompe quand il croit fonder son théâtre de la cruauté sur le modèle de Sénèque tout en rejetant la capacité du langage poétique à provoquer une émotion : cette contradiction est sans doute à l'origine de l'échec des représentations des *Cenci* qu'il a dirigées. Quoi qu'il en soit, les tentatives d'Artaud ont été fécondes, car ses idées ont nourri une certaine conception du théâtre, dont H. Slaney relève les traces au chap. 8, chez plusieurs grands metteurs en scène, J.-L. Barrault, G. Lavelli et P. Brook, qui ont associé la « cruauté » à la densité du verbe poétique, à sa charge émotionnelle. *In fine*, p. 260-271, l'ouvrage revient à Sénèque et passe en revue les opinions des commentateurs du xx^e^ siècle sur le rapport à la scène de ses tragédies, d'O. Zwierlein (qui aurait voulu qu'elles respectent les conventions d'un théâtre naturaliste) à L. Herrmann (qui estimait qu'elles avaient été écrites pour être jouées) et J. Herington (qui recommandait de se garder des idées préconçues).

Cette synthèse très bien documentée passionnera tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du théâtre. Parce qu'elle met l'accent sur la diversité et la relativité des jugements portés sur les tragédies de Sénèque, elle incitera à reprendre l'étude de ces pièces avec un regard neuf, comme H. Slaney elle-même nous y encourage en écrivant à la fin de son introduction (p. 38) : « As a taxonomy of properties, they (*i. e.* the nine factors listed above) may therefore not be definitive, and their emphases are certainly determined by anachronistic criteria ». Nous serions tenté de formuler quelques suggestions : d'abord, bien que le caractère « rhétorique » de ce théâtre et la qualité de l'expression soient incontestables, on peut légitimement se demander s'il est pour autant plus oral que visuel, puisque les mises en scène romaines étaient très spectaculaires et que les mots étaient capables de créer des *phantasiai*, des images scéniques pleines de vigueur, d'*enargeia*. Quant à la dissociation entre le corps et la voix du personnage, sur laquelle H. Slaney insiste beaucoup, est-elle à ce point marquée ? N'est-elle pas étroitement liée au code du théâtre latin et ne sert-elle pas aussi à révéler les contradictions et l'aveuglement dans lesquels sont enfermés les personnages tragiques ? Enfin, Sénèque cherche-t-il vraiment à faire naître de violentes passions chez les spectateurs, plutôt qu'à simplement les détourner de contre-modèles dotés d'une valeur apotropaïque ? Voilà quelques-unes des questions que suscite ce livre stimulant.

Jean-Pierre Aygon.

## Mélanges et Recueils divers

Enrico Flores, *Nelle traiettorie del tempo e del segno : studi di letteratura greca e latina* : Napoli, Liguori, 2015, ix et 358 pages.

Présenté comme une somme d'articles inédits et de contributions inédites (p. ix), le recueil, assez disparate au demeurant, laisse apparaître souvent des curiosités politiques ou idéologiques (fascisme ; marxisme), qui ne sont pas totalement étrangères à nos études. On aimerait voir dépasser certaines brèves allusions, et trouver une synthèse sur l'apport de l'idéologie augustéenne, repensée et manipulée, à la rhétorique politique du fascisme italien, à la mystique nationaliste et impérialiste (Tite Live ; Horace ; Virgile, etc.) ; évaluer ce que le marxisme triomphant, au-delà des